



ISSN 1951-6436

ISSN en ligne 2260-8060

Parikṣa (l'Épreuve) : Traduction commentée d'une nouvelle de Munshi Premchand

Harit Joshi

haritranjanjoshi@hotmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-5498-7993>

Reçu le 24-7-2020 / Évalué 02-09-2020 / Accepté le 03-09-2020

Résumé

Cette contribution s'organise autour de la traduction française d'une nouvelle de Munshi Premchand (1880-1936), auteur de treize romans et presque trois cents nouvelles en hindi et en ourdou, et reconnu comme l'un des plus grands écrivains indiens modernes de prose. Elle s'inscrit dans une réflexion plus large sur l'influence de la fiction historique vernaculaire du 20^e siècle sur la manière dont les Indiens perçoivent leur passé. La nouvelle, intitulée *Parikṣa (l'Épreuve)*, relate un incident apocryphe intervenu lors de l'invasion de Delhi par le redoutable dirigeant iranien Nadir Shah (1698-1747) en 1739. Les récits de l'époque soulignent la violence des soldats de Nadir Shah à cette occasion et le pillage des vastes richesses du Trésor. En se fondant sur ces écrits, un certain nombre d'historiens ont considéré qu'il s'agissait d'un moment décisif de l'histoire de l'Inde, ayant porté un coup fatal à l'autorité politique des empereurs Moghols. Plutôt que de relater les souffrances des habitants ordinaires de Delhi assiégée, le récit de Premchand se concentre sur les femmes de haut rang du harem impérial. Le mode de vie décadent et la pusillanimité de l'élite politique apparaissent en filigrane comme des facteurs responsables de la chute de la dynastie autrefois puissante. L'article est divisé en trois parties. La première contient une traduction française de *Parikṣa*, la deuxième raconte le contexte historique de la campagne de Nadir Shah en Inde et la troisième étudie la manière dont l'auteur s'inspira de cet événement pour rédiger la nouvelle ainsi que le message que celle-ci pourrait contenir pour ses lecteurs.

Mots-clés: *Parikṣa*, Munshi Premchand, Nadir Shah, Shahjahanabad, Nouvelle historique

Parikṣa (l'Épreuve) : Annotated translation of a short story
by Munshi Premchand

Abstract

This contribution is an annotated French translation of a short story by Munshi Premchand (1880-1936), author of thirteen novels and almost three hundred short stories in Hindi and Urdu, and widely acknowledged as one of the greatest modern Indian writers of prose. It forms part of a broader reflection on the role of 20th-century vernacular historical fiction in shaping Indians' perception of their country's past. Entitled *Parikṣa (The Test)*, the story relates an apocryphal incident during the fearsome Iranian ruler Nadir Shah's (1698-1747) invasion of Delhi in 1739.

Contemporary historical accounts evoke the large-scale violence perpetrated by Nadir Shah's soldiers on this occasion and the vast amount of riches looted from the Mughal treasury. Following them, a number of historians have considered this to be a watershed moment in Indian history that caused irreparable damage to the political authority of the Mughal emperors from which they failed to recover. Rather than focusing on the sufferings of the beleaguered ordinary inhabitants of Delhi, Premchand's tale involves the high-ranking ladies of the imperial harem and suggests that the wasteful lifestyle and pusillanimity of the political elite were chiefly responsible for the once-powerful ruling line's fall from grace. The article is divided into three parts. The first contains the French translation of *Parikṣa*, the second relates the historical context of Nadir Shah's campaign in India and the third studies the manner in which the author drew inspiration from this event to write the short story and the message that it may contain for its readers.

Keywords: *Parikṣa*, Munshi Premchand, Nadir Shah, Shahjahanabad, Historical fiction

1. Traduction

L'armée de Nadir Shah se livrait à un massacre généralisé à Delhi. Des fleuves de sang coulaient dans les ruelles. Des ravages étaient commis de toutes parts. Les marchés étaient fermés. Les habitants de Delhi se calfeutraient dans leurs maisons pour se protéger. Nul ne se sentait en sécurité. À certains endroits, des maisons étaient en feu, à d'autres, des commerces étaient pillés. Personne ne prêtait attention aux appels à l'aide. Les épouses de personnalités fortunées étaient traînées hors de leurs palais et déshonorées. La soif de sang des soldats iraniens était inextinguible. La cruauté, la dureté et le diabolisme de la nature humaine avaient atteint leur paroxysme. C'est alors que Nadir Shah fit son entrée dans le palais impérial.

À cette époque, Delhi était devenue le repaire de l'hédonisme. Les habitations des riches familles regorgeaient d'articles rivalisant d'un luxe ostentatoire. Les femmes n'avaient nulle autre activité que de se parer. Les hommes ne se préoccupaient que de mener une vie de confort. La poésie avait pris la place de la politique. L'argent de toutes les provinces s'acheminait à Delhi où il était aussitôt dilapidé. Les courtisanes prospéraient. A certains endroits se tenaient des combats de perdrix, à d'autres de cailles et de rossignols. La ville entière était plongée dans une sensuelle somnolence. Lorsque Nadir Shah arriva au palais impérial, il fut ébahi par ce qu'il voyait. Né dans une famille pauvre, il avait passé toute sa vie à faire la guerre, si bien que cet univers voluptueux lui était étranger. Qu'il était grand le contraste entre les difficultés du champ de bataille et cette vie de plaisirs ! Il ne parvenait pas à détacher son regard des richesses qui l'entouraient.

Le crépuscule était tombé. Nadir Shah explorait le palais en compagnie de ses officiers, s'emparant d'objets qui lui plaisaient avant d'atteindre la salle d'audiences privées, où il s'installa sur le trône richement orné. Il congédia ses officiers et ôta toutes ses armes. Puis, il convoqua le surintendant du palais et s'adressa à lui en ces termes - je souhaite voir danser les femmes de la maison royale. Rends-toi immédiatement auprès d'elles, demande-leur de se parer de beaux vêtements et de bijoux et conduis-les jusqu'à moi. Prends garde à ce qu'il n'y ait aucun retard. Je ne tolérerai ni excuse ni refus.

Lorsque le surintendant entendit l'ordre de Nadir Shah, sa raison vacilla. Comment des dames sur lesquelles le soleil lui-même n'avait jamais dardé ses rayons pouvaient-elles se soumettre à tous ces regards ? Danser était impensable. Jamais auparavant les femmes de la maison royale n'avaient subi un tel outrage. Oh démon d'homme ! Baigner Delhi dans le sang ne t'a donc pas suffi ! Cependant, prononcer le moindre mot devant Nadir Shah, équivalait à sauter dans la gueule du lion. Il baissa donc la tête en signe d'obéissance et chemina jusqu'aux appartements des femmes pour les informer de cette injonction. Il insista sur le fait qu'elles ne devaient pas tergiverser, car Nadir Shah ne tolérerait ni excuse ni tromperie. Un tel malheur n'avait jamais encore frappé la famille royale. Toutefois, il n'y avait pas d'autre moyen de sauver sa vie que de se plier aux ordres de l'envahisseur.

Lorsque les femmes furent informées de leur sort, elles restèrent abasourdiées. Une atmosphère de deuil plana sur leur résidence. L'animation habituelle disparut. Des centaines de cœurs maudirent le tyran. Certaines se tournèrent vers le ciel en quête d'un secours, d'autres invoquèrent Dieu et le Prophète. Mais aucune ne chercha du regard un poignard ou une épée. Bien que le sang rajpoute coulât dans les veines de nombre d'entre elles, l'habitude d'une vie de luxe avait refroidi la vieille flamme de *jauhar*. L'aspiration au confort détruit le respect de soi. Elles n'avaient pas assez de temps pour se concerter en vue de trouver un moyen de sauver leur honneur. Chaque instant qui passait était déterminant pour leur sort. Désespérées, les belles décidèrent donc de se rendre auprès du tyran. Des larmes coulaient de leurs yeux et des soupirs émanaient de leurs cœurs. Elles se parèrent d'ornements incrustés de bijoux, appliquèrent du khôl sur leurs yeux humides et enduisirent de fragrance leurs cœurs chagrinés. Certaines se faisaient des tresses, d'autres ornaient leur chevelure de perles. Il n'y eut pas une femme de conviction, animée par sa foi en Dieu ou sa détermination propre, pour rassembler suffisamment de courage et désobéir à cet ordre.

Une heure à peine s'était écoulée lorsque les femmes, parées de bijoux scintillants, les visages plus éclatants que des bourgeons de jasmin et de rose, des effluves de parfums émanant de leurs corps, se rendirent auprès de Nadir Shah et se tinrent ostensiblement devant lui dans la salle d'audiences privées.

Nadir Shah jeta subrepticement un coup d'œil à cette congrégation de fées, puis s'allongea sur le divan. Il posa son épée et sa dague devant lui. Après un bref instant, il commença à s'assoupir. Il s'étira, se retourna et, peu de temps après, se mit à ronfler. Il semblait plongé dans un profond sommeil. Pendant une demi-heure, il dormit et les femmes se tinrent immobiles, la tête baissée comme s'il s'agissait de tableaux accrochés au mur. Les plus audacieuses d'entre elles, dissimulées derrière leurs voiles, observaient Nadir Shah tout en chuchotant à voix basse. Comme son apparence est effrayante ! Quels yeux de combattant ! Quel corps imposant ! Ce n'est pas un être humain, c'est un monstre !

Tout à coup, les yeux de Nadir Shah s'ouvrirent. Le groupe de fées se tenait dans la même position que précédemment. Le voyant réveillé, elles baissèrent les yeux et, se faisant toutes petites, elles se blottirent les unes contre les autres comme des moutons. Leurs cœurs battaient vite. Si ce tyran nous demande de chanter et de danser, que ferons-nous ? Que Dieu s'occupe de lui ! Quoi qu'il arrive, il ne nous sera pas possible de danser. Même si nous perdons la vie. Nous ne pouvons plus supporter cette ignominie.

Soudain, Nadir Shah s'exprima d'un ton dur - Ô créatures de Dieu. Je vous avais convoquées pour vous soumettre à une épreuve et c'est avec regret que je dois déclarer que mes soupçons à votre égard se sont avérés exacts. Un peuple dont les femmes perdent leur dignité devient un peuple de morts.

Je tenais à vérifier s'il vous restait encore le sens de l'honneur. C'est la raison pour laquelle je vous ai fait venir en ces lieux. Je n'avais nullement l'intention de vous déshonorer. Je ne suis pas du genre indolent, sinon je serais encore en train de faire paître des troupeaux de moutons. Je ne suis pas non plus un adepte de la volupté, sinon j'écouterais la musique du *sarod* et du *sitar* en Perse, ce qui m'apporterait bien plus de joie que la musique de l'Hindoustan. Je voulais simplement vous tester. Cela me fait de la peine de constater que vous n'avez plus de respect pour vous-même. N'auriez-vous pas pu désobéir à mes ordres ? Une fois que vous êtes venues ici, je vous ai accordé une nouvelle chance. J'ai fait semblant de m'endormir. Aucune d'entre vous n'a songé à ramasser ce poignard et me percer le cœur ? Je jure sur le Coran que je me serais réjoui de voir l'une d'entre vous se saisir du poignard et j'aurais volontiers abaissé ma tête devant ses mains délicates. Mais hélas, il ne reste plus ici aucune fille de la Maison de Tamerlan prête à prendre les armes pour sauver son honneur. Cette dynastie ne durera pas longtemps. Ses jours sont comptés. Très bientôt, ses traces disparaîtront de la terre. Allez-y et sauvez-la si vous le pouvez, sinon vous quitterez ce monde, toujours esclaves des plaisirs sensuels.

2. Le fonds historique : l'odyssée indienne de Nadir Shah

Nadir Shah est né dans les montagnes, au nord de la ville sainte chiite de Mashhad, en Iran, dans une famille de bergers qui appartenait à une branche des Turkmènes Afshar. Le début du 18^e siècle fut une période de crise politique en Iran. Les Afghans envahirent le pays en 1719, occupèrent la capitale Ispahan et déposèrent le dernier souverain de la dynastie safavide peu de temps après (1722). Profitant de cette situation, et refusant de se laisser décourager par ses origines modestes, Nadir Shah s'affirma à la tête de son clan et étendit progressivement son influence. Il s'allia avec l'un des prétendants au pouvoir et se battit avec succès contre les Afghans avant d'abandonner son rôle de « faiseur de rois » pour s'emparer du pouvoir à son profit en 1736. Une fois installé sur le trône, il conduisit une série de réformes politiques, économiques et religieuses pour consolider sa position, et il chassa les Afghans, les Turcs et les Russes qui occupaient alors une grande partie du territoire iranien. S'inspirant de ses héros, des figures emblématiques d'Asie centrale tels Gengis Khan (c.1167-1227) et Tamerlan (1336-1405) qui rêvaient, eux aussi, de domination universelle, il se fixa comme objectif suivant la conquête d'un pays étranger. Le Hindoustan constituait un choix évident (Tucker, 2006).

Afin de justifier son invasion, Nadir Shah accusa les Indiens d'avoir fourni un refuge aux Afghans qui fuyaient l'Iran, en dépit de leurs assurances qu'ils ne le feraient pas. Il leur reprocha, par ailleurs, de ne pas avoir répondu à ses demandes d'explication et d'avoir retenu son ambassadeur pendant plus d'un an, ce qu'il considérait comme une provocation. Il ne s'agissait, bien entendu, que de prétextes, son attention étant désormais fixée sur l'immense butin qui l'attendait et la faiblesse des derniers Moghols. Le souverain indien de l'époque, Muhammad Shah (r. 1719-48), était arrivé au pouvoir après les règnes successifs de courte durée de dirigeants sans envergure. Dans une cour moghole déchirée par des factions, de puissantes cliques nobiliaires prenaient les décisions politiques importantes. La situation dans les provinces n'était guère meilleure. L'écart entre les salaires attribués aux officiers et leurs revenus réels provenant des concessions foncières se creusait. De nombreux gouverneurs régionaux refusaient de remettre les recettes fiscales à la trésorerie impériale et cherchaient à accroître leur autonomie. D'anciens alliés tels que les Rajputs refusaient, eux aussi, d'obéir aux instructions du gouvernement central et cherchaient à défendre leurs propres intérêts. D'autres groupes ethniques tels que les Marathes contrôlaient désormais de grandes étendues de territoires dans le Deccan. La capacité de l'empereur moghol à redresser la situation et assurer le bon fonctionnement de son régime était sérieusement mise en doute.

Ayant chargé l'un de ses fils de gouverner l'Iran en son nom pendant son absence, Nadir Shah commença sa marche vers l'Inde à travers le nord de l'Afghanistan. Le

contrôle des empereurs moghols sur cette région frontalière avait toujours été très précaire. Mais alors que les premiers souverains de la dynastie avaient réussi à la maintenir en leur possession en alliant diligence et pragmatisme - ils visitaient régulièrement la province de Kaboul, y nommaient des individus compétents comme gouverneurs et versaient des sommes d'argent aux tribus montagnardes belliqueuses pour les calmer - la situation s'était détériorée pendant le règne de Muhammad Shah. Les routes n'étaient plus surveillées et les soldats mal équipés et mal payés. Le gouverneur moghol de Ghazni s'enfuit, terrorisé, à l'approche de l'armée iranienne, Kaboul tomba après une brève résistance et la mise à mort de l'émissaire de Nadir Shah à Jalalabad fut punie par le massacre de sa garnison. Peshawar fut pris après la mise en déroute de la force chargée d'assurer sa protection, et les rivières du Pendjab, franchissables à gué en hiver, furent facilement traversées début 1739. Les dernières tentatives des Moghols pour empêcher l'avancée de Nadir Shah vers Lahore échouèrent et une lourde indemnité fut versée pour empêcher le sac de la ville (certaines sources affirment cependant que les soldats iraniens ont procédé à des pillages). D'autres lieux dans le Pendjab connurent le même destin. Après plusieurs mois d'indécision, lorsque Muhammad Shah se rendit enfin compte que la guerre était inévitable, il partit au combat, mais il était déjà trop tard (Sarkar, 1996, Axworthy, 2006).

Les deux armées s'affrontèrent le 24 février 1739 à Karnal, à un peu plus de cent kilomètres au nord de Delhi. Le site se trouve à une trentaine de kilomètres de Kurukshetra, où selon le Mahabharata, le légendaire combat entre les Pandavas et les Kauravas aurait eu lieu et à la même distance environ d'un autre célèbre champ de bataille, celui de Panipat, scène de plusieurs grandes batailles de l'histoire indienne. En l'espace de quelques heures, la supériorité militaire tactique de Nadir Shah ainsi que la mobilité et la maîtrise des armes à feu de ses soldats aguerris lui permirent de remporter la victoire. Les historiens contemporains soulignent le commandement peu motivant de Muhammad Shah et l'absence flagrante de coordination parmi ses officiers, qui firent perdre aux Indiens l'avantage de se battre sur un territoire pourtant familier. Les chiffres avancés par les sources, probablement exagérés, ne nous permettent pas de déterminer avec précision le nombre de victimes, mais elles semblent avoir été nettement plus nombreuses du côté des Moghols. Un grand nombre de soldats appartenant aux régiments indiens durent quitter la scène d'action sans même avoir participé au combat. Au cours des négociations prolongées qui suivirent pour déterminer le montant des indemnités de guerre, Muhammad Shah fut emprisonné. Attiré par le butin beaucoup plus grand susceptible de tomber entre ses mains dans la capitale, Nadir Shah poursuivit son chemin jusqu'à Delhi, emmenant son captif avec lui. C'est là que se déroule l'action dans la nouvelle de Premchand.

Nadir Shah, qui avait soigneusement programmé son arrivée la veille du festival de Nauroz, entra dans la capitale moghole, alors appelée Shahjahanabad (« la ville fondée par Shah Jahan »), le 20 mars. Il chemina vers le palais-forteresse (ainsi appelé car il servait aussi bien de résidence impériale que de quartier général militaire) avec une escorte armée. Il y fut accueilli avec faste et cérémonie par Muhammad Shah qui était arrivé la veille. Le conquérant élit domicile dans les appartements royaux, tandis que son hôte occupait des logements plus modestes. Nadir Shah fut salué en qualité de souverain dans les prières du vendredi (*khutba*) lues dans les mosquées de la ville et des pièces de monnaie (*sikka*) furent frappées en son nom. Avec une bonhomie affectée, qui marqua les échanges entre les deux hommes tout au long de son séjour à Delhi, il insista pour que son hôte s'entretienne avec lui en turc, afin de mettre en exergue leur ascendance commune turkmène. Pour éviter que ne se produisent, pendant son séjour, des événements fâcheux susceptibles d'entraver son objectif principal qui était la perception de l'indemnité de guerre, et dans le but de montrer la discipline de ses hommes, il donna des instructions strictes à ses soldats de ne pas blesser les habitants de la ville. Quiconque contreviendrait à ses ordres se ferait couper les oreilles et le nez ou serait battu à mort.

Les sources divergent quant à l'origine des violences qui éclatèrent le lendemain. Selon certaines, elles débutèrent au marché de Paharganj, alors que des agents de Nadir Shah prenaient des mesures pour fixer le prix de vente des céréales. A la suite d'un désaccord, ils furent tués par des habitants. Il semble qu'une rumeur s'était répandue, selon laquelle Nadir Shah avait été assassiné par des gardes impériaux à l'intérieur du palais-forteresse. Plusieurs résidents de Delhi, sans prendre la peine de vérifier si la nouvelle était fondée, en profitèrent pour riposter et attaquer les Iraniens insouciants éparpillés dans la ville. Pendant longtemps, seuls des fauteurs de troubles et des voyous furent considérés par les historiens comme responsables de ces actes (Sarkar, 1996). Plus récemment a été avancée l'hypothèse que cette manifestation de violence constituait une forme de résistance populaire des classes subalternes contre les classes au pouvoir. Selon cette interprétation, ces gestes témoignaient de la vitalité de la vie politique de l'époque à Delhi, signe que le peuple opprimé n'hésitait pas à s'affirmer et à faire entendre sa voix dans une sphère dominée par l'élite (Kaicker, 2020). Quelles que soient les motivations de ces actes, quelques centaines d'Iraniens (une fois encore les chiffres varient d'une source à l'autre) ont perdu la vie, et des hostilités à leur encontre se sont poursuivies jusque tard dans la nuit. Ces événements étaient si inattendus que lorsque les serviteurs de Nadir Shah rassemblèrent suffisamment de courage pour le réveiller et l'informer de ce qui se passait, il refusa dans un premier temps de les croire.

Le lendemain matin, Nadir Shah, vêtu d'une armure, quitta le palais-forteresse accompagné de ses troupes et se dirigea vers la Chandni Chowk, une large avenue bordée de magasins qui traverse Shahjahanabad d'est en ouest. Vers son milieu se trouve une mosquée communément appelée la Sunehri Masjid (« la mosquée d'orée ») en raison de ses trois dômes recouverts de cuivre, que l'on peut toujours voir aujourd'hui malgré les transformations subies par l'édifice. Depuis la terrasse, il dégaina symboliquement son épée, et ordonna le massacre de la population des quartiers où ses hommes avaient été attaqués. Pour les Iraniens, qui avaient jusque-là adopté une retenue exemplaire, il était enfin temps de riposter. Trois mille d'entre eux commencèrent la tuerie à neuf heures du matin. Les habitants des zones désignées furent abattus, leurs maisons incendiées et leurs biens pillés. Certains tentèrent de résister mais face aux soldats iraniens endurcis au combat, ce fut en vain. Les informations concernant les lieux les plus touchés varient d'une source à l'autre. Alors que certaines affirment qu'ils se limitèrent à l'Urdu Bazaar, à la Chandni Chowk, à la Dariba Kalan (le marché aux bijoux), et aux environs de la Jama Masjid, d'autres suggèrent que des zones plus éloignées allant jusqu' à l'Idgah, les marchés du tabac et du bois et l'enceinte de la ville, ne furent pas épargnées. Un sort particulièrement sanglant fut réservé aux habitants de Paharganj où les troubles avaient commencé. Enfin, vers deux ou trois heures de l'après-midi, Muhammad Shah envoya une délégation de ses principaux nobles suppliant Nadir Shah de mettre fin au bain de sang. Ce dernier accepta leur requête. Le nombre de victimes reste difficile à déterminer mais compte tenu de la durée des représailles et de l'étendue de la zone touchée, les historiens l'estiment à environ vingt à trente mille personnes. De nombreux individus, incapables de supporter l'ignominie, se suicidèrent. Les cadavres furent exposés dans les rues pendant plusieurs jours pour servir d'exemple. Ce n'est que lorsque la puanteur devint insupportable que l'auto-risation de les enlever fut accordée. Ils furent brûlés dans un bûcher collectif ou jetés dans la Yamuna.

Le séjour de Nadir Shah à Delhi dura environ deux mois. Pendant cette période, il prit de strictes mesures pour percevoir l'indemnité de guerre. Toutes les sources possibles furent exploitées- la trésorerie impériale, les fortunes personnelles des nobles et des citoyens aisés. Le montant total du butin fut estimé à plus de 700 millions de roupies, l'équivalent, selon un calcul, d'environ 90 milliards de livres au début du 21^e siècle (Axworthy, 2006 : 10), en plus de milliers de bêtes de somme - éléphants, chameaux et chevaux. Parmi les biens les plus précieux que les Indiens durent céder figuraient de prestigieux symboles de la souveraineté comme le célèbre trône du paon et le diamant appelé Kuh-eNur (« montagne de lumière »). Par ailleurs, les provinces mogholes à l'ouest de l'Indus furent cédées à Nadir Shah.

Les richesses qu'il obtint de cette expédition étaient d'une telle ampleur qu'il décréta une remise d'impôts de trois ans pour l'ensemble de ses sujets. Chaque membre de son armée, de l'officier le plus haut gradé à l'individu le plus modeste, fut récompensé en fonction de son rang. Enfin, après avoir renommé Muhammad Shah souverain de l'Inde, de manière assez théâtrale, à l'occasion d'une cérémonie, pendant laquelle il lui proféra des conseils sur la gouvernance et somma ses nobles de lui obéir, Nadir Shah retourna en Iran. Sa décision de ne pas rester en Inde confirme qu'il n'avait aucun projet d'expansion territoriale dans la région, jugée trop éloignée de sa patrie, et que c'était uniquement la richesse du pays qu'il convoitait.

Au fil des ans, de nombreux historiens se sont penchés sur les conséquences de l'invasion de Nadir Shah sur le cours de l'histoire de l'Inde. Selon eux, elle aurait précipité le déclin du pouvoir moghol, par ailleurs depuis longtemps entamé. A certains égards, ses conséquences furent encore plus dramatiques que celles de l'invasion tout aussi dévastatrice de Tamerlan en Inde du Nord environ trois siècles et demi auparavant. Outre les immenses pertes matérielles subies, les événements de 1739 portèrent un nouveau coup dur au prestige de la dynastie moghole déjà affaiblie. Le Nord-Ouest du sous-continent indien ne servait plus de zone tampon et les provinces les plus riches du pays - le Pendjab, le *doab* et la vallée du Gange - étaient désormais vulnérables aux invasions afghanes, qui effectivement eurent lieu durant la seconde moitié du 18^e siècle. Le succès remporté par Nadir Shah a pu contribuer à convaincre la Compagnie des Indes Orientales anglaises de la faiblesse des descendants des Grands Moghols et influencer ses projets d'expansion en Inde (Subrahmanyam, 2000 : 365). L'expédition indienne de Nadir Shah, et notamment son passage à Delhi, contribuèrent à la création du mythe qui devait entourer sa personnalité dans la mémoire collective pour les siècles à venir. C'est en partie de ce mythe que Premchand semble s'être inspiré pour la rédaction de la nouvelle que nous allons analyser maintenant.

3. De l'histoire à la littérature : le passé au service du présent

Parmi les nouvelles historiques faisant partie de l'important corpus littéraire de Premchand, figurent certaines dont l'action se déroule à différentes périodes de l'Inde moghole. Ainsi, *DaraShikoh ka Durbar* (La cour de DaraShikoh, 1908) met en scène une discussion entre un groupe de savants européens, en présence du prince DaraShikoh. Elle porte sur les potentiels avantages et inconvénients d'une campagne militaire pour reprendre la forteresse de Qandahar aux Iraniens. *Raja Hardaul* (Le Roi Hardaul, 1911) raconte, elle aussi, des événements datant du règne de l'empereur Shah Jahan (r.1628-58), au début des années 1630. L'histoire se

déroule à Orchha, capitale d'un royaume hindou de l'Inde centrale gouverné par le clan des Bundelas peu de temps avant qu'il ne soit annexé par le pouvoir moghol. Elle relate le destin tragique du prince Hardaul, à qui fut confiée la charge du royaume en l'absence de son frère aîné, le roi Jujhar Singh, parti dans le Deccan pour y servir le régime impérial. Le jeune homme s'acquitta fort bien de cette tâche, suscitant l'admiration et l'affection de ses sujets, au point de rendre son frère jaloux. Ce dernier, influencé par des rumeurs - infondées - selon lesquelles Hardaul entretenait des relations illicites avec la reine, obligea son cadet à se suicider en consommant un *pan* (feuille de bétel) empoisonné. Également située dans la région de Bundelkhand, *Rani Sarandha* (La Reine Sarandha, 1914) rend hommage à une courageuse reine d'Orchha qui, pour sauver son honneur face aux armées mogholes dans les premières années du règne d'Aurangzeb (r.1658-1707), n'hésita pas à sacrifier sa vie. L'une des œuvres les plus connues de Premchand, *ShatranjkeKhiladi* (Les joueurs d'échecs, 1924), nous emmène dans le Lucknow des nababs. L'histoire retrace les hauts et les bas des relations entre deux membres désœuvrés de l'aristocratie musulmane, personnages fictifs, leur obsession pour le jeu d'échecs et leur indifférence pour leur patrie, l'Awadh, juste avant son annexion par les Britanniques en 1856. Moins connue, *Parikṣa*, publiée d'abord en ourdou en 1923 sous le titre *Imtihan* (cette version n'a malheureusement pas pu être consultée pour le présent travail), avant sa publication en hindi en 1938, et à ne pas confondre avec une autre nouvelle de l'auteur qui porte le même titre, est aussi la plus courte de ces œuvres.

Contrairement à la plupart des autres nouvelles évoquées ci-dessus, à l'exception de *DaraShikoh ka Durbar*, qui s'étendent sur une période longue, l'action dans *Parikṣa* se limite à un champ temporel très restreint. Alors que le récit dans *Raja Hardaul*, *Rani Sarandha* et *ShatranjkeKhiladi*, s'achève par la mort des principaux protagonistes, *Parikṣa* se termine de manière moins dramatique. Il n'y a aucune mention du retour de Nadir Shahan Iran, ni du reste de sa carrière ou de sa mort. Premchand ne juge pas non plus nécessaire d'informer les lecteurs des raisons de la présence de Nadir Shah à Delhi et, dès les premières phrases, il nous plonge au cœur de l'action. Le massacre en cours dans la capitale indienne est décrit à l'aide de termes qui seraient aujourd'hui considérés presque comme des clichés pour raconter un scénario de violence à grande échelle (*qatl-e amkarna, khunkinadiyambahna, hahakarmacna, jan kikhairmanana, fariyadnahimsunan a, raktpipasanahimbujhna...*) et sert principalement à créer un arrière-fond macabre au thème principal de la nouvelle, qui est la rencontre entre l'envahisseur et les femmes mogholes. On constate, par ailleurs, d'un point de vue purement historique, que l'intrigue s'écarte quelque peu des événements qui se sont réellement

produits lors de cette journée fatidique (les autres nouvelles historiques de l'auteur présentent parfois des écarts plus importants). A titre d'exemple, Nadir Shah fait son apparition dans la salle d'audiences privées alors que les tueries se poursuivent. Pourtant, toutes les sources contemporaines indiquent qu'il assista aux massacres, du début jusqu'à la fin, depuis la Sunehri Masjid.

En évoquant le Delhi du début du 18^e siècle comme un repaire de l'hédonisme (*bhogvilas*), la nouvelle se rapproche du discours historiographique colonial classique, aujourd'hui un peu démodé, selon lequel la période en question était celle du « déclin » des institutions politiques partout en Inde. L'incompétence des derniers dirigeants moghols, leur mode de vie décadent et l'insouciance des classes au pouvoir furent, selon ce point de vue, responsables de la percées envahisseurs étrangers dans le pays. Une fois encore, Premchand emploie un ensemble de tropes standards pour véhiculer cette image de décadence. Selon ses allégations, la capitale moghole attirait toute la richesse des provinces, même si à cette époque de nombreux gouverneurs régionaux avaient déjà cessé de renvoyer leurs recettes fiscales au Trésor impérial. Cet argent était ensuite gaspillé dans des activités frivoles. Cependant, la consommation de biens ostentatoires par les riches, la préoccupation des femmes pour leur apparence, l'engouement des citoyens pour les séances de récitation poétiques et les combats d'oiseaux, ainsi que les visites rendues aux courtisanes n'étaient pas révélateurs, en ces temps-là, d'une vie dissipée. Comme le soulignent les sources contemporaines, cela faisait partie intégrante de la vie sociale. L'élite politique dépensière, avide de luxe, contribuait à galvaniser l'économie. De sa consommation exubérante dépendait la survie de millions d'artisans indiens et de leurs familles. À ce propos, force est de constater que la description de Delhi sous le règne de Muhammad Shah dans *Parikṣa* présente des similitudes avec celle de Lucknow, un peu plus d'un siècle plus tard, dans *Shatranjke Khiladi*. Pour ne citer qu'un seul exemple, alors que le mot *vilas* (plaisir sensuel, vie de luxure) est employé trois fois dans un court paragraphe décrivant la situation à Delhi, le terme *vilasita* (attachement au plaisir sensuel, à une vie de luxure) apparaît quatre fois en l'espace de huit lignes dans un semblable récit de la situation à Lucknow.

Parmi les protagonistes, aucun, du côté moghol, n'est mentionné par son nom dans la nouvelle. S'agit-il d'une critique de l'incompétence de l'élite politique indienne, une mise en exergue du fait qu'aucun officier du gouvernement ne se distingua en cette période de crise ? Le souverain Muhammad Shahne figure même pas dans le récit, une absence qui en elle-même est tout à fait révélatrice. Le comportement peu honorable du *daroga*, un officier qui, à l'époque moghole, s'occupait davantage de maintenir l'ordre public dans la ville que de la gestion

des affaires du palais, ainsi que la soumission des femmes du harem devant les exigences de Nadir Shah font référence à la pusillanimité de l'établissement politique moghol face à l'envahisseur. En effet, on pourrait considérer que ces femmes sans nom incarnent tous les membres de la classe dirigeante qui, malgré les traditions martiales dont s'enorgueillissaient leurs ancêtres, aussi bien timourides que rajputs, plutôt que de résister courageusement à l'ennemi et de saisir les opportunités de l'attaquer, cédèrent à ses demandes humiliantes. Une fois encore, selon Premchand, leur installation dans un mode de vie luxueux (*indriyalipsa*) est responsable de cette conduite déshonorante.

Néanmoins, c'est le portrait de Nadir Shah, tel qu'il se dessine dans cette nouvelle, qui en constitue incontestablement l'élément le plus singulier. Alors qu'il est initialement décrit comme un tyran, assoiffé de sang, capricieux et intransigeant, il se révèle, en fin de compte, un personnage magnanime, au point de susciter l'admiration du lecteur. D'origine très modeste, il est doté d'un physique redoutable (ce qui ne manque pas d'impressionner les femmes) et d'un courage exemplaire (il leur laisse l'opportunité de prendre ses armes et déclare ne pas avoir peur de mourir). Contrairement aux Moghols, il ne mène pas une vie dépravée (il tient sa promesse faite aux femmes de ne pas les déshonorer). Les sources historiques contemporaines confirment que Nadir Shah faisait preuve de considération à l'égard des femmes lors de ses campagnes militaires. Il aurait assuré leur sécurité pendant son passage à Delhi, y compris le jour du massacre, et donné des instructions pour qu'aucune captive, esclave ou épouse légale, ne soit emmenée en Iran contre sa volonté (Axworthy, 2006 : 7, 14). Sa personnalité est si charismatique que les femmes mogholes ne peuvent pas s'empêcher de l'admirer et de voir en lui une figure presque surhumaine. Parmi ses traits de caractère, sa perspicacité est sans doute celui que la nouvelle met le mieux en valeur. Pour déterminer si les femmes conservaient encore leur amour-propre, il leur accorda, non pas une, mais deux occasions de le défier. Sa déception fut grande lorsqu'elles manquèrent de saisir ces opportunités et il leur reprocha leur frilosité. Loin de l'image du conquérant sanguinaire que la postérité retient de lui, Nadir Shah apparaît, à la lecture de cette nouvelle, à la fois soldat et sage, une figure chère à la tradition littéraire indo-persane. Soucieux de l'avenir des Moghols, dont il vient pourtant de conquérir le pays, il leur profère des conseils bien-intentionnés, leur demandant presque paternellement de changer leur mode de vie sous peine de voir disparaître à jamais l'illustre lignée de Tamerlan en Inde. Aussi curieux que cela puisse paraître, ce conseil semble sincère.

Mais alors pourquoi un tel comportement ? L'explication la plus plausible est de considérer *Parikṣa* comme l'expression idéologique du patriotisme de Premchand.

Ce récit d'un incident apocryphe qui se serait produit lors d'un épisode historique pourrait constituer un avertissement de l'auteur à ses compatriotes, qui vivaient alors, comme lui, sous le joug colonial. La nouvelle serait donc une critique indirecte de certains membres des classes indiennes aisées de l'époque, dont le mode de vie occidentalisé et l'attachement au luxe équivalaient, aux yeux de l'auteur, à une collaboration tacite avec les dirigeants britanniques. Le conseil de Nadir Shah aux femmes de la maison royale serait donc, avant tout, un appel lancé par Premchand aux Indiens, les implorant de tirer les leçons des erreurs du passé, de ne pas les répéter, d'abandonner leur passivité et leur léthargie, de prendre en main leur destin et de rejoindre le mouvement pour l'indépendance, incarné par Gandhi. Au demeurant, ce dernier lui avait fait si forte impression, qu'il l'avait conduit à démissionner de la fonction publique. Transmettre ce message par le biais d'une nouvelle historique, un genre littéraire que l'écrivain employa souvent, surtout dans la première partie de sa carrière, pouvait être un stratagème pour contourner les difficultés que la censure britannique lui posa à maintes reprises lorsqu'il exprima des opinions politiques contre l'establishment, dans des nouvelles abordant des sujets modernes. Cela pourrait en effet expliquer pourquoi Premchand choisit de terminer sa nouvelle en la laissant presque en suspens, avec des mots prophétiques prononcés par Nadir Shah. L'important n'était pas la suite de la carrière politique de ce personnage, mais l'espoir que ses lecteurs saisiraient le message dissimulé dans ses propos, se rendraient compte de l'urgence de la situation et se mettraient au service de leur pays.

Bibliographie

Asaduddin, M. (ed.) 2017. Premchand, the complete short stories (en 4 volumes), Gurgaon : Penguin Books. (Environ soixante-dix traducteurs ont collaboré à cet ouvrage. La traduction anglaise de *Parikṣa* par M. Asaduddin, intitulée, *Test*, figure dans la deuxième volume, p. 264-267).

Avery, P., Hambly. G and Melville C. (eds.)1991. The Cambridge History of Iran, vol. 7, From Nadir Shah to the Islamic Republic. Cambridge: Cambridge University Press.

Axworthy, M. 2006. The Sword of Persia: Nader Shah, from Tribal Warrior to Conquering Tyrant. London, New York: I.B.Tauris.

Irvine, W. 1996. *Later Mughals, Edited and Augmented with The History of Nadir Shah's Invasion by Jadunath Sarkar*. vols. 1 and 2 bound in one. New Delhi: Munshiram Manoharlal Publishers Pvt. Ltd.

Kaicker, A. 2020. *The King and the People: Sovereignty and Popular Politics in Mughal Delhi*. New York: Oxford University Press. (Voir Chapitre 1, Anatomy of a Massacre, Nadir Shah in Delhi, 1739).

Lockhart, L. 1938. *Nadir Shah: A Critical Study, Based Mainly Upon Contemporary Sources*. London: Luzac.

Minorsky, V. 1913-36. Nadir Shah, Encyclopaedia of Islam 1.

Perry, J.R. 1960-2007. Nadir Shah, Encyclopaedia of Islam 2.

Premchand. 1997. *Premchandki Sampurn Kahaniyam*, Khand 1, Allahabad: Lokbharati Prakashan. (Pour le texte hindi de *Parikṣa* qui a servi de base à cette traduction, voir p. 505-507).

Subrahmanyam, S. 2000. «Un Grand Dérangement: Dreaming an Indo-Persian Empire in South Asia, 1740-1800 », *Journal of Early Modern History*, Volume 4, Issue 3-4, p. 337-378.

Tucker, E. 2006. Nader Shah, *Encyclopaedia Iranica*.

Note

1. Je remercie Véronique Reinold, Dhir Sarangi, Shailendra Mudgal et Nicola Pozza pour la précieuse aide qu'ils m'ont apportée lors de la préparation de ce travail, réalisé pendant la période de crise sanitaire où l'accès aux bibliothèques était impossible ou très limité. Pour la transcription des termes en hindi, j'ai suivi, de manière générale, le Oxford Hindi-English Dictionary de R.S. McGregor avec quelques exceptions, tout en limitant l'emploi des signes diacritiques au strict minimum. Les noms de personnages et de lieux ainsi que les titres d'ouvrages ont été libellés selon les usages en vigueur en Inde (Nadir au lieu de Nader, *Khiladi* au lieu de *Khilari* etc.).